

**BOO HOO #1**

# **HOBBO**



**F R E E L E T T E R**

**DISQUES, FILMS, LIVRES, COMICS & PUNK**



Les montres HOB0 :  
un temps d'avance.

**hobo** (pop.) durant la grande dépression des années 30, désignait les vagabonds et les sans abris.  
- toute ressemblance avec Rolling Stone étant évidemment fortuite, involontaire et carrément pas fait exprès si vous voulez mon avis ou mon poing dans la gueule, au choix (un seul choix par personne)



**Plan de travail**

Un malheur n'arrivant jamais seul, c'est entouré d'une poignée d'associés que je reviens dans le texte pour exploiter chez vous cette aptitude si précieuse quoique parfois mal exploitée : votre faculté à lire dans les pensées (en l'occurrence les miennes). Ce que certains considéreront comme un privilège, d'autres comme une punition. La majorité, heureusement, n'en aura strictement rien à foutre. Ce qui tout bien pesé est une bonne attitude, que notre service marketing se chargera d'encourager.

HOB0 existe, son audience pas encore. Aussi, dans un souci de réalisme, je n'en parlerai pas (ce qui réduit considérablement les sujets de conversation à l'intérieur même de cet edito - premier et dernier du nom).

Editorialiser à vide, ça va pour cette fois, je ne voudrais pas que cela devienne une habitude. Mais puisqu'on en est au stade des présentations, il faut bien faire un effort pour dire de quoi il retourne, quel choix de créneau a été retenu, quel positionnement commercial adopté. Répéter dans quel état se trouve la presse musicale en général et la généralité pressée en musique. Avec toute l'honnêteté dont je suis capable (c'est à dire pas beaucoup), tout cela me semble se résumer à quelques propositions:

a) Ecoute-moi ça, c'est génial.

b) Ecoute-moi ça, c'est génial et ça coûte 150 balles.

c) Ecoute-moi ça, c'est génial, ça coûte 150 balles et je me prends un pourcentage pour t'avoir refilé l'info.

d) Ecoute-moi ça, je suis génial.

S'il fallait vraiment se situer dans ce test de personnalité, ce serait avant le petit a ou après le petit d, quelque part ailleurs, une autre fois. On pourrait préciser mais ça serait réducteur. On pourrait développer mais ça deviendrait chiant. On dira tout ce qu'on voudra, mais on fera seulement ce qu'on pourra. Ça va comme ça, et on sait que ça va pas casser des briques, ni non plus les empiler, ou contribuer à construire quelque chose d'un tant soit peu durable.

Un malheur ne vaut que s'il est partagé. L'unique ambition (oh oh : les grands mots) de HOB0 sera de donner du plaisir à ceux qui savent lire. Ou qui comptent apprendre.

Cosmo

---

Contact HOB0 : ■■■■■■ ■■■■■■ – ■■■■ ■■■■■■ ■■■■■■  
– e-mail : cosmozebra.hobo@gmail.com

HOB0 #1 – avril 2003

Contributions à ce numéro : Cosmo, Jack & Jenn, Jules & Jim, Bonnie & Clyde, Alfonso Capone, Bugsy Siegel, Jimmy Hoffa. Jane Fonda.



# LE NEZ DE PERSONNE (nobody nose)

## #1

... occupé, toujours occupé.

Elle me plaît bien cette intro, accrocheuse. Elle n'est pas de moi. Vais pas me fouler non plus. Si j'étais lu, à la limite, je fignolerais. On est loin du compte, alors j'emprunte, je recycle, je me ressers. C'est à un scénariste de comics que j'ai piqué l'intro. J'en reparlerai peut-être. Je mettrai certaines choses au futur, d'autres au conditionnel. La plupart, autant vous prévenir, je n'en parlerai pas. Parce que je suis comme ça.

... occupé, toujours occupé.

La bande-dessinée, je m'y suis mis tardivement. Je ne suis certainement pas la personne la mieux indiquée pour vous en parler avec autorité. Mais je ne suis pas la personne la mieux indiquée pour vous parler tout court. Dans le domaine de la BD, j'ai beaucoup à apprendre. Heureusement les leçons ne manquent pas. C'est dans cette optique (mieux connaître la BD et son histoire) que je me suis plongé dans "Les Années Pilote", d'un certain Patrick Gaumer. Le livre a été réédité tout récemment (couverture de Solé) et propose du texte et des images, une riche iconographie, et énormément de planches (parfois rares) qui, selon la formule consacrée, parlent d'elles-mêmes. Gaumer a malgré tout tenu à y adjoindre des commentaires. C'est discutable, mais je suis de mauvaise humeur. L'ouvrage est faste, le ton laudatif. Pilote n'était pas seulement un magazine, c'était aussi (c'est écrit en plusieurs exemplaires) un phénomène de société, participant de manière significative à la formation intellectuelle des populations jeunes et contribuant au progrès de l'alphabétisation chez les classes défavorisées. Si l'on écoutait Gaumer (on le lit, c'est déjà suffisant), toutes les avancées significatives sur le plan social et culturel advenues entre les années 1960 et 1989 seraient plus ou moins directement à mettre au tribut de Pilote : la légalisation de la contraception, le rehaussement des salaires, le désarmement nucléaire. L'assassinat de Kennedy est un faux pas, la défaite de Saint-Etienne contre le Bayern de Munich un incident regrettable. Le reste du bilan est plutôt flatteur. D'ailleurs, le magazine s'est arrêté juste après la chute du mur de Berlin, un accomplissement si on veut. Je ne vous cache pas que tout cela m'a laissé sceptique. Nulle part il n'est explicitement débattu du manque d'innovation de Pilote aux débuts des années soixante-dix, lorsque la maison Dargaud refusait systématiquement toute BD contenant de la politique, de la violence, du sexe (ou du talent, comme l'avancèrent certaines mauvaises langues). La situation allait provoquer un exode massif des créateurs vers des revues telles que Charlie, L'écho Des Savanes, Fluide Glacial ou Métal Hurlant. De ce schisme radical, il n'est ici rien dit ou presque (à peine une allusion). Par contre, on en apprend beaucoup sur René Goscinny. Et il n'est pas un compliment qui manque à l'endroit de ce grand homme, doué de qualités humaines exemplaires, d'une

intelligence supérieure, d'un talent visionnaire et d'une sensibilité incomparable (et au baby-foot il se défendait bien aussi). Gaumer a opté pour l'éloge généralisée, ce à quoi les artistes interrogés n'ont pas apporté de démenti. Moebius, Gotlib, Cabu, Mandryka, Solé et tant d'autres ont ici conforté le sentiment de Gaumer et, à moins que ce dernier n'aie délibérément censuré les nuances contraires (à vrai dire je n'en sais rien, je ne le connais pas assez bien pour ça), les avis sont unanimes : Pilote c'était quand même vachement chouette.

Il ressort qu'au terme de ces 300 pages, Gaumer ne nous aura pas vraiment parlé de Pilote. Et c'est heureux : il aurait pu nous en dégoûter.

- **Les Années Pilote de Patrick Gaumer** (Dargaud) –

Si j'ai scruté avec la plus extrême attention chacune des cases de Little Annie Fanny, c'est pareillement pour parfaire ma culture, accroître mon savoir et approfondir ma connaissance du septième art, sans me départir d'un certain degré de servitude, de privation, de sacrifice, ni d'un souçon d'autoflagellation. Ce faisant, si j'y ai pris un luxurieux plaisir, Dieu m'est témoin que je n'ai pas voulu ça. La série Little Annie Fanny publiée aux éditions Hors Collection (quatre volumes, de 1964 à 1988) comblera ceux qui ne se contentent pas du beurre mais veulent aussi la recette du beurre. En complément des historiettes originales parues dans Playboy, suivent un lexique détaillé, des synopsis, des brouillons, ainsi que des commentaires informés qui ne tiennent pas (ou peu) de la prière d'insérer. C'est maintenant de notoriété publique : c'est après avoir cotoyé Harvey Kurtzman, Jack Davis et Will Elder que René Goscinny arriva en Europe avec, dans les poches et dans la tête, quelques idées dont il se réservera pour fonder Pilote, avec le succès que l'on sait (ici on est mis pour Gaumer). Le succès, s'il ne fuya pas Kurtzman, n'entretint avec lui que des relations lointaines et distantes. Kurtzman abandonna Mad à Bill Gaines après une trentaine de numéros, il tenta ensuite (avec Trump et Help) d'autres entreprises pareillement inspirées, et puis plus rien. Nous étions en 1962. Kurtzman et sa fine équipe préférèrent alors se mettre en quête d'un employeur extérieur, démarchant notamment Hugh Hefner. De négociations inégales en tractations déséquilibrées en propositions soumises, Kurtzman alla jusqu'à changer la physionomie de son personnage principal (à l'origine un homme) pour plaire à l'inflexible playboy en chef. C'est dire s'il était prêt à faire des concessions. Hefner s'autorisa malgré tout à demander des retouches au produit fini, justifiant sa réputation de despote. A en juger par les planches réunies ici, Kurtzman et Elder se sont quand même permis pas mal de choses. Le point fort de cette édition, je l'ai dit, c'est le lexique. Par exemple dans le quatrième volume, on voit un type qui ressemble à Stallone et on se dit, tiens on dirait Stallone. Alors on

compulse le lexique et on apprend qu'il s'agissait bel et bien de Stallone. Pratique. Ça a l'air idiot comme ça mais quand, au lieu de Stallone, on découvre le visage de Barry Goldwater (candidat républicain à l'investiture de 1964), cela participe de l'outil pédagogique. En filigrane des aventures de sa ravissante idiote, c'est à une histoire secrète des Etats-Unis que nous convie Kurtzman.



En conclusion, si vous vous intéressez aux Etats-Unis et à leur histoire, ce livre vous instruira. Si vous vous intéressez à la bande-dessinée et à son processus de création, cette série vous passionnera. Et si vous vous intéressez juste aux gros nichons, ça vous plaira aussi. C'est une oeuvre oecuménique en somme.

- **Little Annie Fanny** de **Harvey Kurtzman et Will Elder** (Hors Collection) –

Confondant avant-gardisme et précipitation, j'ai été un peu vite en affaire à me procurer Jimmy Corrigan en langue anglaise. Surpris je fus de voir l'ouvrage de Chris Ware en librairie dès novembre, format original respecté (c'est Delcourt qui s'y colle). Quand on sait que Chris Ware a bataillé ferme avec son éditeur américain pour imposer ce format et son prix (très en-dessous des tarifs usuellement pratiqués, paraît-il), on s'interrogera sur la stratégie de Delcourt. Car le coût de la chose reste dissuasif pour un pouvoir d'achat standard. Ajouté à cela le côté peu accessible de l'opus, on peut supposer que la maison Delcourt n'en retirera aucun bénéfice sinon un peu de prestige.

Chris Ware a retenu l'attention de la profession avec sa revue The Acme Novelty Library, un objet graphique inclassifiable. Il s'y distingua par un sens développé du détail et de la sophistication. Son lectorat n'entravait peut-être que dalle à ses strips sans queue ni tête (et je

ne parle même pas des autres parties du corps) mais il devinait là une somme de travail assez impressionnante et ça semblait suffire à asseoir sa notoriété. Un type capable de reproduire le Chigaco de la fin du 19e siècle avec ce degré de précision, franchement je ne sais pas ce que ça vaut, mais je sais qu'il a dû en chier dans son poignet pour parvenir à ses fins, et ça, je respecte. Les épisodes de Jimmy Corrigan rassemblés ici ont déjà paru dans les numéros de The Acme Novelty Library, le monde de la BD fonctionne comme ça : soit on les a déjà tous, soit on attend qu'ils en fassent un film. Il y aura forcément des coupes dans le script, (et dans la chronique, je vous en parle même pas). Où en étais-je? Ah oui, la chronique.

Dans cette imposante saga, nous sont contées les affres et misères de quatre (ou cinq) générations de Corrigan. Flashbacks, digressions, montage alambiqué, découpage complexe, séquences oniriques, cartes postales et maquettes d'avion : Chris Ware n'en rate pas une, étale son savoir-faire et exige beaucoup de son lecteur. Parfois, il grossit le trait via moult procédés : résumés des épisodes précédents, commentaires et mode d'emploi. Il se moque un peu et ce n'est pas gentil. D'ailleurs, fondamentalement, Chris Ware n'est pas gentil. A le voir, ce rondouillard américain amène et souriant, on lui donnerait sa collection de Tintin sans confession. Les innombrables cruautés qu'il fait subir à ses personnages tempèreront l'impression première. La violence dans Jimmy Corrigan est insidieuse et, osons le mot, psychologique. C'est à peine si les protagonistes se frôlent mais ils se font du mal, on ne sait pas pourquoi. Les seules fois où contact physique il y a, c'est le même malaise : pathétique dans le rapproché père-fils, traumatisant dans le rapproché frère-soeur (ouh! les analystes vont se régaler avec tout ça).

J'aimerais croire que Ware s'inspire de sa propre expérience d'écolier timide en proie aux brimades et humiliations infligés par ses pairs, sans se départir d'une certaine malice et d'une irrécusable autodérision. Il a néanmoins pris tellement de distance avec son vécu que le terme autodérision apparaît expurgée de son préfixe. Il ne garde que la dérision. Ou alors ça ne m'a pas frappé, c'est à vous de voir. J'ai parlé d'ouvrage peu accessible et je ne devrais pas, puisque Ware lui-même fait figurer en page de garde un petit test permettant de savoir si vous êtes qualifiés pour lire la suite, et ce test, je vous conseille de le faire tant sont rares les occasions d'en apprendre davantage sur soi-même. Ce test, je l'ai raté, mais c'est secondaire. A vous de voir, encore une fois. Vous êtes grand maintenant. Oeuvre inaccessible ou pas, il y a toujours moyen de pénétrer cet univers : il suffit de se pencher un peu.

- **Jimmy Corrigan, the smartest kid on earth** de **Chris Ware** (Delcourt) –

Chez Delcourt encore, à signaler la sortie du quatrième volume de Black Hole (soit les épisodes 7 et 8 puisque l'éditeur français les regroupe par paires). On en est donc au deux-tiers de la série complète mais on n'en sait pas plus sur les intentions de Charles Burns ni où il veut en venir. Car il se passe bien des choses, mais elles arrivent très lentement dans l'histoire. Cette langueur contribuant à créer un climat d'angoisse qui est la marque de la série. Black Hole est un récit horrifique, classique et autoproclamé, sans second-degré. On suit

donc les déambulations indolentes de Chris et Keith, la belle adolescente mélancolique et son amoureux secret aux proéminentes rouflaquettes (à l'épisode 8, il se les coupent – je vous avais dit qu'on nageait en pleine horreur). Black Hole peut se lire comme un clin d'oeil appuyé aux horror-stories des années cinquante (teenagers + fiestas dans les bois + menace impalpable, il y a même quelque part un lac – noir, cela va de soi), mais Black Hole c'est surtout une parabole sur l'adolescence et ses petits tracas. En se focalisant sur les détails et en suggérant le reste, Burns force l'identification : tous ces trucs qui vous pourrissaient la vie alors, comme les boutons d'acné, la difficulté de se procurer des joints, ou les grandes causes, l'école, les petits boulots, l'émancipation progressive, le courage d'avouer à vos parents que vous les aimez vraiment beaucoup mais que s'il y avait un continent de distance entre eux et vous ça ne serait pas plus mal. Et puis il y a le sexe. Le grand passage. Dangereux et inquiétant quand les effets secondaires peuvent comme ici prendre la forme de dégradations physiques à côté desquelles les boutons d'acné sont enviables. La maladie sexuellement transmissible qui ne frappe que les ados en affectant leur physionomie est aussi le prétexte à une lecture sociale. Dans Black Hole, les ados contaminés vivent dans les bois et militent pour un nouveau style de vie. On y lira la volonté de rompre avec le monde des adultes, un rappel ironique des révoltes passées (l'histoire se déroule dans les années soixante-dix), ainsi qu'un résumé du paradoxe adolescent (qui veut que des individus troublés et indécis cherchent à s'affirmer par des prises de positions radicales, en se montrant foncièrement sûr de soi). Un acte de violence pur et dur est finalement mis en scène dans l'épisode 7. Jusqu'ici Black Hole se limitait à instaurer une ambiance poisseuse et perturbante. Il y a donc progression dans l'horreur. Difficile de prévoir ce qu'il adviendra de Chris et Keith mais il semble que l'action doive converger vers une apothéose sanglante et meurtrière, ou en tout cas vers quelque chose d'indéfini n'augurant rien de bon pour nos deux protagonistes. On peut tout imaginer. Il se peut même qu'à l'issue de ce périple, Chris et Keith deviennent adulte. Et ça, je vous l'affirme tout net, c'est absolument effrayant.

- **Black Hole** de **Charles Burns** (Delcourt) –

L'année passée, je n'ai été pris de fou rire que deux fois. La première, c'était en lisant Underworld de Kaz. La deuxième, en relisant Underworld de Kaz. Kaz est un drôle de petit bonhomme au look psychobilly, un new-yorkais d'origine hellène qui ne dessine comme personne (une autre version veut que personne ne dessine comme lui, difficile de trancher). Enfant, il dessinait en classe des monstres, des squelettes et des têtes de mort. C'était un garçon créatif. Adolescent, il choisit de faire du dessin son métier parce que le monde lui semblait un endroit laid, cruel et angoissant. Avec Underworld, il décrit un monde laid, cruel et angoissant. C'est un artiste intègre. Underworld a été décrit comme un Disneyland punk sous acide peuplé de rongeurs couverts d'eczéma et atteints de maladies vénériennes. C'est une description assez juste.

Kaz a publié ses strips dans des fanzines punk ou des revues célèbres comme Raw ou Esquire. C'est un artiste tout public.

A en croire les sbires de Fantagraphics, Kaz serait le seul cartoonist à faire des strips de quatre cases aussi violemment drôles. Il ne faut pas les croire, ces gens ont parti pris. Ce n'est sans doute pas le seul, mais c'est sûrement le meilleur.



Underworld ne suinterait que l'angoisse, la cruauté et la laideur si derrière la violence et le rire, il n'y avait pas aussi autre chose comme un fond de compassion, tout au fond, à droite, huitième merveille du monde à partir du terrain vague. Ça me coupe l'inspiration tellement c'est beau, si j'étais seulement foutu de trouver un mot, juste un, capable d'accéder au firmament et de circonscrire le sublime au lieu de ricaner bêtement, un mot apte à exprimer la profondeur et le merveilleux au lieu d'enfiler les banalités au kilo-octet, croyez-moi, c'te vache de mot, véritable défi à la pensée et au vocabulaire, si j'le chope il y serait dans ce bazar d'article à la con. Moi je dis : Kaz, c'est bien.

- **Underworld #4 : Duh** de **Kaz** (Fantagraphics) -

Le titre d'une rubrique devrait refléter son contenu. N'en faisons pas non plus une règle admise. Le flair dont j'ose me prévaloir se rapporte à une inconnue, et cette inconnue c'est le propriétaire du blaire en question, pas l'objet reniflé (qui, lui, est déjà connu de tout le monde). Ici comme qu'ailleurs, il n'y aura rien à découvrir, et presque rien à redécouvrir. Mes glorieux prédécesseurs s'étant chargés de tout recouvrir. Il y a eu l'oreille d'un sourd, les yeux de la momie. Je serai le nez de personne. Nobody nose, pour un vague syncrétisme socratique - en anglais parlé. Et cette rubrique, nous la ferons à deux, moi et mon ombre. Elle seule sachant ce qui se cache de ténèbres dans le cœur des hommes. Dans cette rubrique, il sera question de disques, de livres et de comic-books. Je me devais de vous le dire.

Cosmo

PS1 : Chez Rackham, la sortie de L'embryon fatal, le deuxième tome des ruminations de LD'. Dessins de JP Duffour. Textes de D.Kelvin. Antidépresseur en vente dans toutes les bonnes pharmacies.

PS2 : Dans le N°37 de PLG, une longue interview bilingue de Daniel Clowes. En bonus : les couvertures originales de Eightball, ainsi qu'une bibliographie complète (et multilingue). Sur les 84 pages de la revue, 20 sont consacrées à Clowes. C'est ce que j'appelle une bonne gestion de l'espace.

# LE NEZ DE PERSONNE (nobody nose)

## #2



J'aurais écouté ce disque les yeux bandés, j'aurais dit L.A.M.F. J'aurais écouté ce disque la bouche baillonnée, je n'aurais rien dit du coup, mais ne me serais guère ému du packaging déroutant. Après tout, l'oeuvre centrale des « briseurs de coeurs » a été rééditée tant de fois, sous des appellations et des

remasterings légèrement différents que, bon, si les exécutants testamentaires de Johnny Thunder ont cette fois décidé de le proposer sous une pochette arborant les mystérieux sigles alphanumériques D4 ou 6tWENTY, on se dit malgré tout qu'ils savent ce qu'ils font, que les vaches y retrouveront leurs petits et que les royalties seront correctement acheminées aux ayants droits. J'aurais écouté ce disque les oreilles bouchées, j'aurais eu tort. The D4 est un groupe néo-zélandais, 6tWENTY son premier album, et 2002 son année de millésime. Ce disque rappelle des choses, et amène à en dire d'autres, selon que votre appareil sensoriel soit ouvert ou fermé à certaines informations, et selon que le mode d'expression ici en vigueur, fortement connoté, s'accorde à votre tempérament et incline à une bienveillante connivence. Ou pas. The D4 c'est un peu comme le don d'organe : si vous êtes compatible, cela contribue à augmenter votre espérance de vie. Dans le cas contraire, la sanction clinique est le rejet.

A moins que vous ne lisiez que Paris Première, les traités d'ornithologie, le bulletin d'information de la communauté urbaine de Brest et les romans d'Amélie Nothomb, vous en avez certainement été informés: le rock est de retour. C'est pas moi qui le dis. La presse, la télé, la radio, les média de masse et leurs émissaires dans un rôle de commis-livreur sonnent à toutes les portes : bon voilà, je vous le ramène votre caillou. Pardon, vous faites erreur, c'est *vo*tre caillou. Le mien est toujours en ma possession et ne m'a pas quitté depuis la puberté. Et c'est qu'ils feraient la gueule en plus, à ne pas se faire accueillir les bras ouverts. Tous les 6-7 ans, c'est la même chose. Ils se ramènent avec un caillou dont je ne veux pas, j'ai déjà le mien. Alors à chaque fois, je leur oppose un refus poli mais ferme. Un relent de civisme me poussant à rester courtois envers ces ouvriers dans l'exercice de leur fonction, c'est ce qui est emmerdant avec le travail, on sait jamais si les gens le font par plaisir ou par obligation. Par précaution, je reste poli et leur conseille de se carrer leur caillou là où je pense. C'est une bonne méthode pour rester poli, se contenter de penser. Dans le cas où l'intention ne suffirait pas à faire avorter l'action, mon agacement se traduirait de façon sensiblement plus violente. Et l'autre là avec son caillou et sa papperasse sur laquelle il voudrait que j'appose ma signature, je lui casserais bien mes disques des Nomads sur la tête, si seulement j'étais sûr à 100% de bien réussir à lui ouvrir le crâne et que mes disques ressortent indemnes de l'opération. Parce que c'est aussi ça le problème avec le rock. C'est une chose fragile. A la fois plus dur qu'une armée toute puissante, et plus fragile que la tête d'un journaliste. Allons bon, sans l'avoir voulu, me voilà encore à parler critique. Vieux réflexe. On a beau faire comme si rien n'existait au-delà du regard, de l'ouïe, du touché et du ressenti, faire comme si les média n'existaient pas, il faut bien reconnaître qu'ils nous tiennent par les couilles. Et la pression qu'ils exercent, pour peu qu'on n'y soit pas préparé,

arrive encore à susciter le plaisir ou provoquer la douleur. Simple réaction nerveuse dans les deux cas, mais qu'y faire. Ne pas oublier les groupes : règle numéro une. La question n'est plus de se demander s'ils sont bons parce que l'on parle d'eux, ou si l'on parle d'eux parce qu'ils sont bons. Ni de s'embarrasser de questions de morale, comme de se demander s'il ne serait pas plus décent d'attendre leur majorité, ou au minimum leur puberté, au lieu de les tripoter dès le berceau. A ce stade, je suis déjà trop impliqué. En ma qualité de critique donc, façonneur des tendances, arbitre des goûts, géographe des passions, je ferai en sorte de ne pas vous laisser seul et sans défense au milieu de cette floraison de groupes nouveaux qu'on vous présente généralement comme le vibrant témoignage de ce que l'être humain recèle en lui de plus beau et de plus vertueux, ou alors on les présente, juste, sans trop se mouiller et en se gardant bien d'émettre un avis ("Mesdames et Messieurs, je vous présente The Kills." Oui bon certes. Nil novi sub sole, ita est, ralapatat nec mergitur etc. Déposez-moi ça dans le coin, ne faites pas attention au désordre : j'étais en train d'écouter les Bellrays), je n'invente rien, on ne fait rien d'autre que les présenter, comme ça, en biais, à tout hasard, au cas ou. D'autant plus dommage qu'au-delà du ras le bol, il y a de très bonnes choses à écouter chez quelques-uns de ces nouveaux groupes. Dès qu'il m'en sera donné l'occasion, je m'assignerai l'humble tâche de tracer une frontière nette et précise entre les bons et les mauvais.

Les D4 font partie des bons.

Le rock est revendu, donc. Mais ici à Brest, Finistère (par opposition à Brest, Dakota du Nord), les effets de ce séisme médiatique se sont discrètement faits ressentir. Et même les principaux concernés, les types de Brest'n'Pussies par exemple, ont accueilli la nouvelle en observant une attitude égale, une franche placidité et un flegme souverain. Reconnaissons en toute partialité qu'ils auraient pu s'en attribuer tout le mérite. Ces gens-là ont le triomphe modeste. Brest'n'Pussies est l'émission phare du réseau hertzien brestois. C'est Fréquence Mutine (radio fédérale) qui l'héberge mais elle aurait pu tout aussi bien figurer sur la grille de Rivages (la radio des curés) tant apparaît évidente son appartenance à la catégorie des programmes religieux. Sous-titrée d'ailleurs "Grande Messe du Rock'n'Roll", les têtes changeantes qui président à l'office ont de la passion à revendre (parfois aussi des disques) et ne sont que dévouement à leurs fidèles. Ça fait bien six ans que ça dure. Chaque jour du sabbat est devenu l'occasion d'une célébration rituelle sur fond de sonorités garage, de gospel électrifié, de bruyantes hymnes à la gloire du Seigneur et autres dissonances. La vérification du bon fonctionnement de votre équipement audio est un mauvais réflexe en plus qu'un luxe, vous y perdriez beaucoup. Si jamais vous vous trouvez dans le secteur de Brest et de sa proche banlieue un dimanche entre 19h30 et 21h30, je vous invite en toute cordialité à régler le curseur de votre transistor sur 103.8 (la difficulté étant maintenant de se procurer un transistor à réglette; des personnes bien renseignées m'affirment que ça marche aussi avec un affichage digital, mais je ne crois que ce que j'entends et me garderait de toute affirmation - le procédé doit seulement en être au stade expérimental).

De garage, parlons-en. Puisque c'est devenu dans le landerneau critique un sujet de conversation fort prisé. Face à ces esprits avisés qui n'en savent pas plus que chacun mais qui tiennent à le

faire avant les autres, il ne s'agirait pas, ici dans le landerneau brestois et landernéen, de passer pour des arriérés. Mon problème immédiat étant de trouver le bon angle. Ce fanzine se voulant populaire et universel, vous comprendrez qu'il m'est difficile de parler comme ça à brûle-pourpoint de Lord High Fixers, Mooney Suzuki, Dan Melchior, Thundercrack, Now Time Delegation, Bellrays. Pour le pékin moyen, une discussion entre garagistes pourra sembler absconse et ésotérique, et si entre mille références obscures de groupes, labels, producteurs ou musiciens, il décèle un nom connu (« Bellrays! Bellrays! Il a dit Bellrays! ») qui éveillera son intérêt, on s'estimera heureux. Même moi je ne capte qu'un nom sur cinq, et pourtant j'ai une bonne oreille et quelques disques à la maison. Sur cette paroi rocheuse au pourcentage effrayant que l'on nomme érudition (ou obsession), les prises sont rares et il ne reste souvent pour se raccrocher aux pourparlers que des questions générales comme la vieille guéguerre compact vs. vinyl. Et l'on pourra peser à tête reposée les implications de remarques profondes telles que : « C'est pratique le CD, ça prend moins de place » ou « Et n'oublions pas que les Mummies eux-mêmes ont fini par faire des CDs ». C'est juste, ne l'oublions pas. Précisons que ces joutes oratoires ne sont là que pour la forme, le spectacle et la réflexion individuelle, car n'importe quel impudent se prenant à contester l'évidente supériorité du vinyl sur le laser se verrait illico fracasser la tête, taillader les organes génitaux, découper en morceaux, et ses membres éparpiller aux quatre coins du territoire, ceci afin de rendre impossible toute forme de sépulture. Il y a des choses qu'on ne rigole pas avec. D'autres avec lesquelles on peut, mais c'est déconseillé. Ignorons cette fois la question du pourquoi pour se pencher sur celle du comment. Comment parler de garage ? Ahem, bloody uneasy, innit ? Devant ce défilé ininterrompu de groupes aux sons inqualifiables et aux noms imprononçables, il arrive qu'on ne s'entende plus écrire, alors on tape plus fort, avec des mots qui cognent, qui perforent, qui réveillent ou qui font mal, adjectifs explosifs, adverbes pétaradants, complément d'objet direct dans ta face, des mots qui s'essayaient à évoquer quelque chose de violent, de brutal, de sauvage et de primitif, une histoire de bruit et de fureur racontée par un idiot. En n'allant pas trop loin dans le descriptif, le garage est une musique violente et primaire, les instruments une reconstitution allégorique de l'âge de pierre et ceux qui les manient une personnification inspirée du chimpanzé juste avant qu'il ne découvre l'outil et son usage comme la scène du fémur dans ce film là, j'ai oublié le titre. Tout ce raffut n'est évidemment pas dénué de tragique ni de comédie. Ce n'est pas entièrement pour de vrai. Et puisque nous faisons partie de ces initiés à qui ces détails n'échappent pas, nous noterons que ces gens sont des bipèdes comme vous et moi, c'est-à-dire qu'ils ne s'épouillent pas le derche et qu'ils mangent avec une fourchette. La notion de sauvagerie doit donc être prise dans un sens symbolique. Dépasser le cliché nous aidera à mieux les connaître et en apprendre davantage sur leurs moeurs, leurs coutumes et leurs habitudes d'achat, par exemple qu'ils produisent et consomment des disques. Mais lesquels ?

Le domaine est vaste et la porte d'entrée étroite. On avancera donc doucement, et un seul à la fois. Pour l'heure, je voulais juste parler d'un label rouennais répondant au doux nom de Yakisakana. Je disais : Ya-ki-sa-ka-na. Ça a l'air imbittable à prononcer comme ça, mais je vous assure qu'après quelques semaines d'exercice à raison de trois heures par jour (et à condition d'observer une complète sobriété pendant les séances d'entraînement), on y arrive très bien. L'épeler à l'envers c'est plus dur, mais les occasions de le faire étant rares, cela nous laisse le temps de parfaire cet apprentissage. Yakisakana ne fabrique que des 45 tours, encore appelés 7 pouces ou EPs. La différence entre un 7" et un EP (cette rubrique aura pour vocation

d'instruire), c'est que le 7" (seven inches, soit 17 centimètres) ne contient que deux titres tandis que le EP (extended playing, seven inches too) en contient plus de deux (c'est-à-dire au minimum trois); ils peuvent généralement être joués en 45 tours ou en 33 tours, mais ceux de Yakitruc tournent tous en 45 tours (sauf cas exceptionnels : aversion, haine, vengeance, seconde chance). Le label propose un éventail varié de garagitude cosmopolite. Un coup d'oeil sur la carte : Suède, Allemagne, Canada, Japon, Marseille. Demain le monde. Aujourd'hui les Cheeraks. Le gang de Nick Normal (ex.Squares) sort son premier disque, et c'est une exclusivité Yakisakana. Sur la face A, un morceau surtout a retenu mon attention : "Guinea pig killer" qu'on peut traduire par "tueur de cochon d'inde", ce qui n'est pas banal, vous en conviendrez. Tueur de cochon d'inde. Et vous vous interrogerez : mais où vont-ils chercher tout ça? Et je vous répondrais : mais dans la vie courante, très cher. Les Cheeraks, c'est un peu comme le néo-réalisme transalpin de l'après-guerre, et si vous ne connaissez dans votre proche voisinage aucun tueur de cochon d'inde, dites-vous bien que les Cheeraks, eux, en connaissent un. Et qu'ils ont su magnifier cette donnée de leur quotidien pour en faire une chanson intense et douloureuse à propos d'un tueur de cochon d'inde. Et cela ne dénote pas seulement d'une sensibilité et d'une acuité de regard mais aussi d'un talent à se mettre dans la peau d'autrui, indépendamment de différences de classe, de nationalité ou de statut social, d'une capacité à comprendre sa souffrance et s'approprier ses heurts et ses tourments, d'une capacité à l'empathie, qui est la marque des grands artistes. En termes antitéléramiques : ça arrache sévère. Voilà donc "Guinea pig killer" par les Cheeraks, ex Squares, ex Thundercrack, ex Crash Normal. Bon d'accord, mais vous me direz que ça ne fait pas progresser le cacarante ce merdier, et tout ce gaspillage typographique pour une seule chanson, ça ressemblerait pas un peu à une fieffée arnaque non, par hasard ? Et je vous répondrais : « soit » ( je n'ai pas pour habitude de parler aussi durement, mais je vous le dirais sans ambages : « soit »). Une arnaque, hein ? Rock'n'roll swindle. Well. Ce n'est pas tout à fait faux. C'est sans doute un peu vrai. Et pour continuer dans les avis tranchés : c'est même carrément peut-être. Yakisakana est un label normand, je le dis comme ça...



Fabriquer des disques, c'est bien. Les refourguer, ce n'est pas mal non plus. Le format vinyl ne seyant point aux grandes surfaces, fnac et autres enseignes (ce qui a le mérite d'éviter - "prendra ? prendra pas ?" - vaines tractations et - "vendra ? vendra pas ?" - faux espoirs), il est nécessaire, avant de songer conquérir un marché, de trouver les bons relais. Qui sont ? a) Les bons vieux disquaires, si l'on passe outre leur disparition imminente, b) les listes de distribution, encore appelées distro-lists. Une distro-list (cette rubrique aura pour mission d'éduquer), c'est un catalogue où l'espace réservé au bon de commande occuperait le quart de la place. C'est un peu comme un grand catalogue, en plus petit. Une seule personne s'en occupe, et sa clientèle se compose généralement de personnes isolées, lesquelles tiennent aussi une distro-list. Voyez comment ça se goupille : elles s'achètent mutuellement des références, et puis réalisent que c'est trop bête, alors elles commencent à se les échanger et les inclure sur leurs listes respectives etc. Avec beaucoup de mauvaise foi et une totale absence de bon sens, on se retrouverait vite avec des listes identiques. Du bon sens, heureusement, ces gens sont pourvus. Dans chacune, il y a des choses à découvrir. Les distro-lists ont leurs aficionados. Si elles n'existaient pas, il y aurait quand même moyen de trouver les productions Yakisakana mais ça

serait plus dur. Outre leurs multiples activités (radio, organisation de concerts, label -bientôt), les types de Brest'n'Pussies (voir plus haut) ont aussi une distro-list joliment baptisée Hightime (les constructeurs de voitures apprécieront) et se sont imposés, pour Yakisakana & other stuff, comme mes pourvoyeurs exclusifs. J'ai beaucoup de sympathie et une admiration ostensible pour ces mecs. Car il faut, pour faire vivre une distro-list, posséder quelques qualités que je n'ai pas. Il faut avoir une certaine dose de curiosité, de culture, le goût du relationnel et un bon contact avec la clientèle, il faut faire preuve de motivation, de volonté, de dévouement, d'abnégation, et avoir une solide condition physique. Il faut être beau.

J'eus la confirmation de n'être rien de tout ça la fois où je suis allé voir les Backsliders à Santec, Finistère (par opposition à Santec, Bouches-Du-Rhône). Déjà pour assister à un concert, que ce soit les Backsliders à Santec ou un groupe différent dans une autre bourgade, un travail préparatif s'impose. Munissez-vous en premier lieu d'une carte au 1/200000e de la région visitée et assurez-vous de l'existence de la commune en question et de son orthographe correcte. J'avais donc vérifié : Santec existe bel et bien, et la Direction Départementale de l'Équipement faisant bien les choses, la route y menant aussi. Retrouver le lieu d'un concert dans un patelin riquiqui exige de l'intuition et de la méthode. D'abord, il faut repérer les lumières. Les lumières signalent la présence de l'habitant, et la source du foyer lumineux indique sa position exacte. Une fois que vous avez localisé la lumière, vous êtes sur la bonne voie. Ensuite, il vous faut intelligemment comparer les variétés de faisceau lumineux, leurs formes, leurs nuances et leur intensité. Il faut aussi savoir que dans ces bourgs reculés, l'architecture s'articule autour d'un édifice religieux (encore appelé église) et la vie sociale autour de quelques pittoresques commerces (encore appelés troquets), ça a l'air hors sujet tout ce que je dis mais chaque mot est un indice et chaque information précieuse, car c'est là que vous pourrez recueillir les ultimes renseignements vous permettant de vous rendre sur le lieu des festivités, et une fois tombé sur une enseigne phosphorescente « Celtic Bar » ou autre et juste au-dessous une affiche Backsliders, vous direz merci qui. Cette méthode ne m'ayant jamais fait défaut, j'ai aisément localisé le Celtic bar à Santec. J'étais même en avance. Un comble pour un garçon organisé comme moi, j'étais trrrrès (lire lentement) en avance. Alors les Backsliders évidemment, je peux vous en parler. De mon poste d'observation, j'ai eu tout le loisir de les cadrer, de cerner leur personnalité et de savoir quels genres de types ils sont. S'ils assurent sur scène, ça je sais pas. Parce qu'il faut vous dire, je les ai surtout vus à table. C'est pas seulement pour me reconforter mais je maintiens que j'en ai appris autant sur eux ainsi, vu qu'un repas est une expérience que chaque individu au monde a vécu, alors que se produire sur scène, non. Le rituel alimentaire est un révélateur. Les Backsliders maintenant, je les

connais presque de manière intime. Que je vous décrive. Il y a donc le Backslider grognon (le batteur), le Backslider volubile (le bassiste), le Backslider taciturne (le chanteur). Sur la table, il y a du vin, des cafés, des cendriers, des pizzas (le batteur a à peine touché la sienne) et des verres (le bassiste en a cassé un). Cela en dit beaucoup. Moi pendant ce temps-là, je me livrais à une expertise poussée de mes possessions, mon verre contenant pour quelques secondes encore un breuvage à base de malt et de houblon, assurant main d'oeuvre et renommée aux alsaciens depuis 1664, ainsi que mes tiges dont la composition se partage entre 12mg de goudrons, 0,90mg de nicotine, 86% de tabac, 5% de papier à cigarette, et seulement 9% d'agent de saveur et de texture. Je commençais à m'abrutir ferme, et je n'avais pas emmené un seul bouquin. Le concert ne commençait qu'une heure et demi plus tard (délai non contractuel). Je me suis senti fatigué tout d'un coup. Mon corps s'est chargé de transmettre à mon intellect quelques informations d'ordre physiologique, réclamant notamment à très court terme l'injection massive de la drogue la plus essentielle et la plus dure : le sommeil. Les circonstances engagent parfois à des décisions cornéliennes. Je n'ai pas pris racine. Exit.

La prochaine fois, je parlerai de garage. Pour changer.

Cosmo

PS1 : Le plus introuvable de tous les disques introuvables est enfin réédité. Après la banqueroute du label Big Time, « Neurotica » était devenu « l'album perdu de Redd Kross ». Le seul moyen de se le procurer était de faire le siège des bacs à solde, foires aux disques ou autres marchés parallèles. Le label Five Foot Two tire un trait sur cette époque de disette en ressortant ce chouette disque. Y figurent même deux bonus, et un titre qui était déjà « cd-only » en 86. – Redd Kross : Neurotica (CD-Five Foot Two)

PS2 : Autre réédition. Chez Swami (sous-label de Sympathy), on ressort l'unique album de Pitchfork datant du début des années 90. Ce groupe de San Diego oeuvrait à équidistance de Fugazi et Sonic Youth, il doit donc être considéré comme une influence majeure pour tous ceux qu'intéresse le terme « emo ». Deux têtes des Pitchfork vous sont forcément connues : Rich Fork (futur Drive Like Jehu) et John Reis (futur Rocket From The Crypt). – Pitchfork : Eucalyptus (CD-Swami)

PS3 : Sur Vital Gesture, parution de « Raw Collection », compilation de singles, hard-to-find material & rare outtakes from the world famous Bellrays. Featuring « You Say What You Mean », sole & hottest hit of the winter. Yes madam. – Bellrays : Raw Collection (CD-Vital Gesture/Uppercut)

## LEXIQUE

**the D4** : 6twenty (CD-Flying Nun/Virgin)

**Fréquence Mutine** : 1bis rue Maréchal Franchet D'Espérey 29200 Brest. FM 103.8

**Yakisakana records** : 51 rue Pierre Renaudel 76100 Rouen (feat./ Cheeraks, Gasolheads, Dixie Buzzards, Thee Antonio Three, Scat Rat Boosters, Superhelicopters...)

**garage** : 1° Lieu couvert généralement clos, abri destiné à recevoir des véhicules. (*Josiane, t'as encore rayé la peinture en garant la caisse! /expression populaire*) 2° Entreprise commerciale s'occupant de tout ce qui concerne la garde, l'entretien et les réparations des automobiles. (*Les garagistes : tous des voleurs! /expression populaire*) 3° Les années 50 virent aux États-Unis d'Amérique la brusque prolifération des maisons individuelles avec garage. L'homo-américain prit l'habitude d'utiliser cet espace pour s'y adonner à divers hobbies, violons d'ingres ou occupations extra-professionnelles. Le garage s'affirma comme agrégat domestique, théâtre de proximité : endroit privilégié où exercer sa créativité. Selon les événements qui s'y déroulaient et les lubies de ses propriétaires, le garage tenait lieu de jardin secret, de laboratoire ou de sanctuaire. Les premiers groupes de surf et de rockabilly répétaient dans leur garage. Les plus chanceux eurent l'opportunité de se produire en dehors. (*Dans le garage, je me sens en sécurité, je ne me soucie plus de mon obésité /chanson populaire*)

## YOU ROLL IN TROUBLE WHEN YOU PLAY WITH ME (Little Miss Fortune)

La quille venait de rebondir contre sa jumelle de l'extrême-droite et, une fois touché le sol, comme si elle était animée d'une conscience et d'une volonté autonome et qu'elle s'était demandée ce qu'elle pourrait faire maintenant, elle entama dans le sens opposé un mouvement de reptation qu'aucun humain et peu d'animaux auraient été en mesure d'accomplir à cette vitesse, elle acheva son action par une pichenette portée à la base de la dernière quille debout, celle de l'extrême-gauche, juste assez pour la faire tomber. Au lieu d'un split avec comme quilles restantes les deux plus éloignées, soit le coup le difficile à réussir au bowling, j'obtenais un strike, celui qui rapporte le plus de points. Mais il y a un strike et strike, lesquels se classifient en différentes catégories allant du plus pur au plus hasardeux. Celui-ci appartenait à une catégorie de strike bien précise, à laquelle les spécialistes que nous sommes donnons diverses appellations : « lancé chanceux », « coup de moule » ou encore « putain la chatte qu'il a ce mec, j'y crois pas bordel ». Ignorant les exclamations outrées de mes adversaires et les allusions à mon postérieur soit-disant garni de quelque substance nutritive, je regagnais ma place et mon verre. Imperturbable. C'est mon attitude quand je gagne. Sourd aux moqueries, aux encouragements ou aux menaces, j'affecte de bout en bout une aimable impassibilité, sans mépris, sans arrogance, sans fanfaronnade (et je jure devant Dieu ne m'être jamais laissé aller à faire le Moonwalk). Je fais comme si je m'en foutais un peu, non pas que je ne prenne pas de plaisir au jeu, mais ne lui cède en rien celui de retrouver mon verre après chaque lancé. Je préfère gagner avec un bon score, mais si je perds c'est pas grave. Je conserve la même attitude, allant même jusqu'à considérer ma partie avec dérision ou m'intéresser à celle des autres, en prenant soin d'être constructif, de commenter avec impartialité, d'apprécier en connaisseur chaque strike « pur » ou, tout simplement, de donner mon avis : « un peu moulu celui-là, non ? » La guerre psychologique s'arrête là. Dans l'ensemble, mon humeur est égale. Je continue à faire comme si ça ne comptait pas. Jamais je ne m'énerve ni me décompose. De sorte que mes adversaires ne peuvent pas entièrement savourer leur triomphe. Il n'y a d'aucune intention malveillante. Simplement : je n'ai pas l'esprit de compétition. C'est une conséquence indirecte de ma nature désinvolte, mais c'est comme ça. Je ne le fais pas exprès mais je gagne souvent. Et même quand je perds, mon détachement contribue à leur gâcher la victoire.

Pour HOBO, c'est du pareil au même. Sur des choses que j'ai écrites, sur des choses que vous avez lues, sur des choses que vous avez pensées, vous avez peut-être forgé la certitude d'avoir raison contre moi, et éprouvé un doux sentiment de supériorité. Qu'il en soit ainsi. Si vous saviez comme je m'en cogne.



Des chansons sur l'univers bouliste, il n'y en a pas beaucoup. Le hit de Camper Van Beethoven, « Take the skinheads bowling ». Et bien sûr « Hand springs » et « Red bowling ball » des White Stripes. Côté films, il y a « Bowling for Columbine » de Michael Moore. Et surtout les petites perles que sont « The big Lebowski », « Five Easy Pieces » et « Buffalo 66 ». Notez que le recours à un montage subtil y est de

rigueur. Les actions de jeu filmées en conséquence. Champ, contre-champ, quilles qui tombent. Steve Buscemi, John Goodman, John Turturro ou Cristina Ricci n'effectuent pas eux-mêmes leurs cascades, il faut le savoir. Seuls à posséder une technique irréprochable, Nicholson et Vincent Gallo s'autorisent un plan d'ensemble, sans truccage. Si je vous raconte tout ça, ce n'est pas gratuit, c'est pour mieux vous préparer au visionnage ou revisionnage de ces films, que vous n'en restiez benêts comme deux ronds de flan, interrogatifs et soucieux. Apprenez à différencier l'authentique de l'artifice.

On va la jouer blogger maintenant, dévoiler un pan entier de ma vie privée et débiller des trucs personnels que même mes ex, mon médecin traitant et mon prêtre confesseur renâcleraient à vous confier, principalement parce qu'ils ne savent pas qui vous êtes et que la moindre des choses, avant de se laisser aller à des confidences ou des secrets compromettants, c'est de commencer à se fréquenter, de prendre un verre, de faire un minimum connaissance. Sans chercher à les dénigrer et sans vouloir me vanter, quand il s'agit de parler de moi, j'ai

toutes les qualifications requises. Pourquoi m'en priver. Je suis un homme public maintenant. Et vous avez le droit de savoir et le devoir de tout apprendre. Ce que je fais au moment où je le fais, et ce que j'aurais dû dire au moment où - chiotte c'est trop naze, je l'avais sur le bout de la langue, bordel de merde de bite à cul, tiens je vais l'écrire quand même, j'aurais l'air moins con. Je fabule. Ce sont les diaristes en manque d'inspiration qui se valorisent ainsi, moi je ne suis jamais en manque de fines réparties. Et ma réputation en la matière a largement dépassé les frontières de ma salle-à-manger.

- Vous êtes Cosmo le critique ?
- Non, je suis Cosmo le chimiste.
- Non mais c'est vraiment vous Cosmo le critique ?
- Qui le demande ?
- Ouah, j'te l'avais bien dit que c'était lui !
- J'en appelle à votre complice discrétion gentes demoiselles : je suis ici incognito.

Et voilà le travail. Un petit mot gentil, deux formules creuses (surtout ne pas soutenir une discussion de plus de trois phrases, ma superficialité risquerait d'être percée à jour), un léger clin d'oeil et voilà. J'ai joué mon rôle, rempli ma fonction, fait ce qu'on attendait de moi. Je peux en toute décontraction m'éloigner en direction du bar, non sans saisir furtivement derrière moi quelques bribes de conversation.

- Il est vachement plus petit que dans ses papiers, tu ne trouves pas ?  
Aaah les garces! Infâmes pétasses! Immondes harpie! Putain, c'est toujours pareil, on se livre à coeur ouvert, on leur confie ce qu'on a de plus précieux, la substantifique part de son âme, ses sentiments les plus vulnérables, son secret le mieux gardé, et elles, avec leurs grands nez tout crochus et leurs grands pieds tout fourchus, elles vous saccagent l'estime personnelle, si c'est pas mesquin ça. Sorcières! Diablasses! Dès qu'on a le dos tourné, elles en profitent pour vous torpiller l'amour-propre. Je tiens une bonne fois pour toutes à court-circuiter ces allégations sur ma taille. Que ce soit bien clair : je ne suis pas petit. C'est juste que je refais souvent mon lacet.

Si vous saviez ce que j'ai enduré comme tourments. C'est que je n'en suis pas à mon premier numéro. J'ai longuement baroudé dans le néant internetosidéral. Je ne demandais rien à personne, mais les gens n'en font qu'à leur tête. Etant homme à me lasser de tout (à l'exception notable des chansons des White Stripes), j'arrive vite à saturation. C'est pourquoi toute opinion à mon égard, quelle qu'en soit la teneur, qu'elle tende à ratifier ma canonisation ou prononcer ma disgrâce, peine à me soulever une paupière. Et dans les rares moments où mes nerfs sont à vif, me reviennent en mémoires les paroles inoubliables, à la fois touchantes et pleines de sens, de Jean Poirot dans L'Inspecteur Lavardin : « Ah mais vous m'emmerdez à la fin. »

On m'en a fait des reproches et des compliments (mais surtout des reproches), si bien que j'ai une idée assez précise de ce qu'on pense de moi. Le compliment le plus courant qu'on m'aie fait tenait à ce que j'écrivais bien et à ce que je parlais de moi. Le reproche le plus fréquent qu'on m'aie fait tenait à ce que j'écrivais bien et à ce que je parlais de moi. Ce qui m'a tout naturellement conduit à penser que je n'écrivais pas si bien. Et pour ce qui est de parler de moi, jugez-en, je n'ai jamais cherché à me grandir. Mais c'est fini tout ça, j'ai définitivement mis un terme à cette avilissante entreprise d'autodépréciation. Car s'il va sans dire que je ne m'aime pas beaucoup, ce n'est quand même pas une raison pour en dégoûter les autres.

Cosmo



## YOU LOOK JUST LIKE AN ELVIS FROM HELL

Vous qui êtes jeune, vous n'arrivez même pas à vous rappeler ce qui vous est arrivé la semaine dernière.

Moi non plus, je vous rassure tout de suite. Mais par contre, je pense souvent à des trucs qui se sont passés il y a 20 ans. Ou plus. Comme la fois où j'ai entendu pour la première fois hurler Noddy Holder, le chanteur à rouflaquettes de Slade ! En fait de rouflaquettes, on aurait dit qu'il s'était collé deux écureuils morts de chaque côté de sa tronche. J'avais 11 ans et le calvaire de mes parents commençait déjà. Sûr qu'ils ont du regretter les bonnes gueules de gouapes supporters de foot de Noddy et sa bande, quand ils ont découvert, punaisés dans ma chambre, Jagger période salope, Alice Cooper pendu haut et court, et Ziggy Stardust en rock'n'roll bitch ultime. Wham ! Bam ! Thank you Ma'm ! et toute cette sorte de choses...

Puis il y a eu les singles des Pistols qui m'ont fait sauter en l'air et planquer à jamais ces inouïables albums de Genesis et d'Emerson Lake & Palmer. L'ambiance était ELECTRIQUE et putain on était méchamment ARROGANTS et méprisants, avec nos fringues déchirées sur lesquelles on imprimait des trucs au pochoir. J'avais cette veste noire de mon père que j'avais recyclée en en redingote de clodo no-future, dessus y avait écrit « I don't want a holiday in the sun », je le pense toujours, je sortais jamais sans elle, cet air farouche et buté dont j'étais très fier, et mes tifs en pétard comme si je sortais de la cage de Faraday. Les Iroquois c'est plus tard, suivez un peu ! Là on est en 76 ! Get it ? La première rondelle des Hot Rods, « Teenage Depression », des Monkees speedés comme disait Eudeline...Mwouais, sauf que Barrie Masters et son gang étaient un vrai groupe, des fauves décharnés crevant la dalle, l'œil mauvais.

Feelgood et leur pub-rock cisailé par les gifles terrifiantes de Wilko Johnson. Le premier Ramones, pas de commentaire, ça devrait suffire, le PREMIER RAMONES et ce son qui fait penser à du ciment à prise rapide, les choses n'ont plus jamais été comme avant après ça, et non, un petit cliché ne m'a jamais fait peur.

Et puis, je me souviens aussi de la fois où je suis rentré chez moi EN COURANT pour écouter le premier album des Cramps. Je me souviens avoir HUME la pochette dans le bus qui revenait de Dinant (Belgium) là où j'avais enfin dégotté la précieuse galette. J'avais du faire chier pendant un mois le mec de chez « Prélude » qui devait se demander pourquoi ce punk bavard de 50 kilos lui en voulait personnellement.

Putain, ce jour-là, je l'aurais embrassé ce type, quand il m'a tendu par dessus son comptoir LE disque : « The Songs The Lord Taught Us » ! Yesssss ! Je l'avais ! LES CRAMPS !!!

Depuis cet article délirant de Phil Garnier dans Rock and Folk, j'essayais d'imaginer à quoi pouvait bien ressembler « une guitare qui sonne comme un bimoteur en flammes » et comment pouvait bien sonner celle de

Poison Ivy, « petite fille de Duane Eddie et de Link Wray ». J'étais impatient d'entendre les éructations hoquetantes de loup-garou en rut du chanteur Lux Interior ! Damned ! Garnier était vraiment énervé et ce disque que je connaissais PAS, sur lequel j'arrivais PAS à mettre la main, a commencé à m'obséder complètement. Jour et nuit. Je devenais irritable, menteur même, je racontais à tout le monde que j'en avais entendu des extraits, et que c'était INDESCRIPTEBLE ! Je commençais à y croire d'ailleurs ! Il était temps qu'elle arrive chez moi cette rondelle de vinyle, sinon j'allais devenir complètement CINGLÉ, mythomane et schizophrène, raide dingue de Poison Ivy et de ses affolants pantalons fuseaux en lamé ! Bordel, ça me faisait le même effet que la découverte de cette petite bombe nommée Suzi Quatro, moulée dans une combinaison en cuir noir, et qui malmenait une basse plus grande qu'elle ! Le même effet, mais en 15 fois plus violent ! J'avais plus 13 ans, mais 18 !

Bon, cette pochette, et le lettrage gothique pour le titre du disque. THE CRAMPS était écrit comme si c'était le titre d'un film d'horreur des fifties. Et leurs tronches : Lux Interior et son regard halluciné, la face ravagée de Bryan Gregory et son collier d'ossements, l'œil sombre de Nick Knox, maîtres des tambours de guerre, et Ivy.

Ivy, une espèce de Jane Fonda bouclée et rousse, le col relevé, une main délicatement posée sur sa gorge, son regard charbonneux fixé sur le sol, I was cramped for life ! Et pourtant j'avais pas encore posé le disque sur la platine, j'étais encore dans le bus, rappelez-vous quoi !

Mais bientôt « TV SET » déboule dans ma chambre et je comprends TOUT !

On le tient. C'est ça. C'est eux. C'est EUX ! (« THEM ! ! ! ») Notre groupe à jamais pour toujours.

Le band ultime, le plus vulgairement élégant, le plus basique, le plus dingue, le plus respectueux de la Chose qu'il réveille, le plus iconoclaste aussi forcément, parce qu'il secoue furieusement ce formidable fracas binaire sans quoi nous ne serions rien.

Grâce à eux, je pige en une seconde que le rock'n'roll est une chose précieuse, et que, si on peut la mettre entre toutes les mains, elle ne livre son secret que rarement. Et c'est pour ça que le boucan fantastique que font les Cramps n'est plus de la musique ; ce sont des formules magiques, un rite vaudou, un sabbat !

Ca ressemble à une émeute dans les studios Sun de Sam Phillips, et en même temps, on a l'impression de connaître ça depuis toujours, ouais, c'était en nous bien profond et là, on entend le bruit que ÇA fait !

Merci les Cramps d'avoir entrebâillé la Green Door pour nous, on n'aurait jamais osé tout seul, aller voir ce qui rampait là-dedans...

C'est vrai ce que dit Garnier, la flying V à pois de Bryan Gregory sonne VRAIMENT comme un stuka descendu par la DCA, et la grosse Gretsch d'Ivy, bien calée contre son bassin, donne aux chansons cette charpente charnelle, vénéneuse, mortelle.

Derrière, la clope au bec, Nick Knox martèle ses rythmes tribaux. Pendant ce temps-là, Lux pète littéralement les plombs, hoquette comme un Elvis bourré d'amphétamines, hurle à la lune, à la mort, se

frappe le micro contre le front (EN STUDIO ! On entend : « tumb ! tumb ! tumb ! ») ou alors il se l'enforce dans la gorge et ça ressemble à un brame de cerf en chaleur ! Les Cramps sont beaucoup plus qu'un groupe de rock ; c'est une bande de rockers en train de ferrailer, occupés à réveiller la Bête.

Voilà ce que c'est.

J'ai jamais vu les Cramps avec leur goule vérolée . Hélas, Bryan Gregory avait déjà quitté le groupe quand j'ai assisté pour la première fois à leur Bacchanale ! Mais ce soir-là, Kid Congo Powers, une teigne à gueule de maffieux chicano, faisait sonner sa guitare comme si elle était la réincarnation de Kaa le Python. Lux éructait ses hic-ups comme un loup des steppes à l'agonie, Nick Knox a fumé tout un paquet de Camel et Ivy a commencé à VRAIMENT hanter mes nuits. Futal en skaï hyper moultant, sa grosse Gretsch rouge plaquée sur sa cuisse droite, elle ondulait nonchalante, un rictus hautain lui retroussant la lèvre supérieure, dévoilant des canines de panthère. Elle moulinait des riffs terrifiants,

du Link Wray baryton, soutenant la guitare rampante de Kid Congo, putain ce que ça sonnait bien !

Malsain et fascinant comme une messe noire. Je me souviens m'être dit : « Elle SAIT ce qu'elle fait, y a qu'à la regarder sourire. »

Lux en faisait des tonnes, il était Iggy et Gene Vincent à la fois, rageur et hargneux, dangereux.

Ils ont joué « The Way I Walk » et ça sentait le napalm ! Yeap ! C'est comme ça et pas autrement !

Woar ! Et inutile d'essayer de décrire le concert, j'étais hors de moi-même.

J'ai entendu vaguement ma copine Francine dire : « C'est génial de le voir comme ça ! » Elle parlait de moi, mais moi j'arrivais pas à comprendre comment elle pouvait quitter la scène des yeux UNE SECONDE . J'ai gueulé comme un crétin : « THE CRAAAAAAMPS !!!! » entre deux morceaux.

Je fais jamais ça d'habitude. Lux a tourné vers moi son regard allumé et il me semble bien que Ivy a souri en tripotant les boutons de sa guitare.

Le public, les AUTRES je veux dire, ils regardaient ça comme si c'était un accident de bagnole.

Certains avaient un petit sourire, le style « on nous la fait pas ». Le genre « Ils savent pas jouer, mais c'est intéressant » Intéressant !

« Je considère ce mot comme une insulte ! Les PAPILLONS sont intéressants ! Pas nous ! » (Lux Interior)

Mais les Cramps sont beaucoup trop importants pour que les crétins s'en aperçoivent.

Plaignons ces gens de bon goût qui ne comprendront jamais que regarder les Cramps marcher dans la rue, c'est déjà du rock'n'roll.

La dernière fois que je les ai vu, c'était en 1998. Ivy, cinquante ans bien sonnés certainement, était sublime. Un top en satin noir et un short en skaï noir sur lequel étaient dessinées des FLAMMES !

Un moment comme ça, elle est tombée à genoux, puis s'est renversée en arrière, touchant le sol des épaules sans arrêter de jouer, j'étais à deux ou trois mètres d'elle, premier rang, obligé.

Vous voyez ce que je veux dire ? Je vois que vous VOYEZ ce que je veux dire...

Certains moments devraient durer éternellement...

Je me souviens aussi que Lux était de très bonne humeur ce soir-là, il rigolait VRAIMENT pendant le fameux « Muleskinner blues »....

Et aussi je me rappelle avoir eu peur avant le concert.

Que ce soit moins bien. Qu'ils en aient marre. Qu'ils soient aigris, devenus des tâcherons.

Mais quand j'ai vu Lux arriver avec ses lunettes bleues, se planter devant le micro et beugler comme seul lui peut le faire, juste avant que les spots de scène s'allument, « CRAAAAAMP STOOOOOOMP !!! », déclenchant ce déluge de guitares tellement familier, j'étais rassuré. Another great evening indeed.

Ivy souriait, elle avait des bottes noires et des talons aiguilles ( oh, ça va ! ), c'était gagné d'avance.



J'ai chez moi, juste en face de moi quand je bouffe, un immense poster des Cramps.

Vert pomme, avec leurs photos en noir et blanc.

Ce poster m'a suivi de déménagements en déménagements. Et j'ai griffonné dessus, un soir que j'avais sifflé deux boutanches de Sancerre : « Ivy, you look just like an Elvis from HELL ! »

Bah oui, parce qu'il aboyait ça comme ça Jeffrey Lee Pierce sur le premier album du Gun Club.

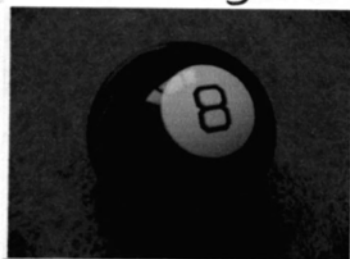
Jeffrey était comme tout le monde tombé amoureux de Poison Ivy, mais comme il était vraiment barge, il a vraiment souffert. Il est donc mort prématurément, incendié par l'alcool, après avoir essayé de faire passer sa belle rage dans des disques hallucinés et indispensables...

Faudra que j'vous en recause un de ces jours...

JACK IN THE BOX

# MAGIC EYEBALL!

J'avais décidé de m'en remettre au hasard pour trouver un nom à cette rubrique. J'avais bien quelques idées - pour la plupart tirées de titres de chansons - mais rien de réellement satisfaisant. C'est important un bon titre. C'est même primordial. Il faut toujours juger un livre à sa couverture. Tiens, l'autre jour, je lisais l'excellent « Fuck » de Laurent Chalumeau (ed. livre de poche), ce bouquin drôle, enlevé, foutrement bien documenté et instructif sur le rock et la culture américaine. Et ben comme titre, « Fuck » ça se pose là. Court, incisif et direct comme un coup de poing rageur. C'est comme pour les noms de groupes : SUPERSUCKERS ou ROCKET FROM THE CRYPT ça sonnera toujours mieux que GENESIS ou TOTO ; ou pour les titres de chansons : mieux vaut « Portrait of the Artist as a fucking asshole » (de DILLINGER FOUR) ou « Kung fu Ramone » (de GUITAR WOLF) que, mettons, « Radio Gaga » ou « In the army now ». En gros, on sait tout de suite à quoi s'en tenir. C'est exactement ce que je cherchais : un titre qui dise « entrez sans frapper et faites comme chez vous »...



Pour ça, j'avais donc décidé de m'en remettre au hasard, c'est-à-dire, d'interroger ma Magic

Eightball. Pour ceux qui l'ignoraient, une Magic Eightball est un jouet en forme de boule de billard numéro 8. On la tient fermement entre ses deux mains. On lui pose une question. On la secoue. On la retourne, et elle donne une réponse. C'est pour ça qu'elle est magique, (pour se faire une idée : [www.8ball.federated.com](http://www.8ball.federated.com) ou pour une version plus destroy, chercher « Jerkbox and Punk nhead : Eightball's Magic Eightball »). Je me suis donc saisi de ma boule magique. Et là j'ai pensé : Magic Eightball - Eightball - Eyeball - Magic Eyeball... MAGIC EYEBALL! HÉ HÉ! C'était parfait. Voilà un titre qui sous-entendait que j'allais porter un regard vif et spirituel à tout un tas de sujets captivants. Et le jeu de mots suggérait l'humour et la truculence de mes propos! Sans déconner, avec un titre aussi cool, ma rubrique allait casser des barreaux de chaises!

Il ne me restait plus qu'à trouver un sujet captivant. Mais passer la majeure partie de ses journées à entortiller des mèches de cheveux autour de ses doigts en cherchant l'inspiration, ce n'est pas très captivant. Errer comme un zombie sur internet non plus. Et pourtant. Depuis quelques temps, ma vie s'était transformée en une interminable nuit des morts-vivants numériques. J'y passais des heures entières. D'abord, à lire des blogs, dont le désinvolte « journal (pop) d'une jeune fille (chic) » (<http://>

mon site. [wanadoo.fr/poponline](http://wanadoo.fr/poponline)  
et <http://lepopdiary.blogspot.com>),

suite de réflexions souriantes entant l'éprouvant côté « cher journal » habituellement de mise. Parce qu'il faut bien le dire, la plupart des blogs sont au-delà du pathétique, et leur nullité donne envie de se mettre à l'héroïne.

S'il y a quelqu'un qui l'a bien compris, c'est le petit plaisantin qui a mis en ligne « the dullest blog in the world » (le blog le plus ennuyeux du monde), parodie réjouissante que l'on peut trouver à cette adresse : [www.wibsite.com/wiblog/dull/](http://www.wibsite.com/wiblog/dull/).

J'avais lu dans « fuck » cité un peu plus haut, dans un des chapitres revenant sur la naissance du rock, que le mot « Rock n Roll » était à considérer comme un cri de guerre. Moi, je m'étais mise en tête de prouver que les vrais cris de guerre des rockers étaient « Come on ! » et « Oh Yeah ! ». Partie pour trouver les preuves qui viendraient étayer cette théorie qui allait faire de moi un grand rock critique, je suis tombée sur ce site : « Yeah, but is it art ? » qui ne parle pas du tout de rock, mais d'art, donc. Enfin si l'on considère l'animation flash, les jeux sans queue ni tête, le bric à brac et l'insolite comme de l'art. Ce qui est mon cas. ([www.yeahbutisitart.com/art/](http://www.yeahbutisitart.com/art/)).

Enfin, mes recherches m'ont conduit sur un site appelé « The Garage » ([www.garage.clara.net](http://www.garage.clara.net)), monumentale banque de données sur tout ce qui concerne le rock garage : des liens sur les groupes



des années 60 à nos jours, les labels, les salles de concerts, les zines, les disquaires en ligne, les émissions de radio, les newsgroups (s'il vous

prend une incontrôlable envie de parler de Rocky Erickson avec d'autres tarés dans votre genre, c'est possible, apparemment). Instructif donc. A mon avis, l'auteur de ce site, un certain Steve Coleman, ne doit pas sortir souvent de chez lui.

Tout ça a beau être très intéressant, lire sur un écran, ça finit par piquer les yeux. Oh yeah, come on, je laisse tomber mes recherches. Incapable pour autant de m'éloigner de plus de cinquante centimètres de mon ordinateur, je me lance dans une activité moins propice à m'envoyer chez l'ophtalmo : télécharger des affiches de concerts et des flyers sur [www.gigposters.com](http://www.gigposters.com). Avec les centaines de groupes listés par ordre alphabétique, et 500 nouveautés par semaine, il y a de quoi se réveiller la nuit pour faire son choix. Et là, d'exclamations en émerveillement, je me dis que ces affiches sont de vraies œuvres d'art, et aussi qu'il existe tellement de groupes que je ne connais pas, et que je ne connaîtrai sans doute jamais !...



Enfin, désœuvrée, mais pas encore au point de me déconnecter, je fais un peu de léche-vitrine sur Amazon.fr, et participe à quelques enchères sur e-bay. Je perds, puis je gagne, en baillant devant mon écran. Oui, j'ai cru que je pouvais acheter une batterie muette pour 20 euros. Au bout du compte, je me suis retrouvée avec un disque des BLACK CROWES sur lequel j'avais renchéri dans un moment de folie passagère...

Pauvre et anéantie, j'ai fini par envoyer un mail d'insulte à la mairie de Lille qui prépare en grande pompe le début des "festivités" de Lille 2004 - Capitale Européenne de la "culture", ce qui représente, sans aucun doute, l'une des choses les plus stupides et inutiles que l'on puisse faire quand on navigue sur le net. (La chose la plus stupide à faire étant d'aller de son plein gré sur le site de la mairie de Lille, je l'admets...).

**H**arrassée et les yeux brûlants, voilà où j'en étais. A un clic de souris du forum de discussion. A moi les newsgroups sur Rocky Erickson... Pour parler sous pseudonyme avec d'autres zombies dans mon genre. J'avais conscience de franchir une ligne, une sorte de point de non retour. Je ne me souvenais plus de la dernière fois où j'étais sortie de chez moi...

Alors j'ai demandé son avis sur



les 'chats' d'un de mes amis. Comme ça, sur le ton de la plaisanterie (vous savez, prêcher le faux pour savoir le vrai). Il m'a regardée avec le même air de pitié que le jour où je me suis vantée de faire

partie des 20% de la population capable de résoudre la fameuse "Question de Logique" d'Einstein (cherchez "l'énigme d'Einstein" sur internet, si vous ne savez pas quoi faire d'autre de votre vie). "T'es vraiment au bout du rouleau..." il m'a répondu, la main sur la bouche, en secouant la tête.

C'est officiel, internet ne fait aucun bien à ma vie sociale. Mes amis me trouvent l'air fatiguée. C'est comme ça. Internet est le meilleur ami du Nerd. Et là, ça me frappe : pour plus d'honnêteté, j'aurais dû appeler cette rubrique NERD POWER. Sauf que... Je n'ai pas l'intention de parler d'internet dans cette rubrique. Parce que là, il faut que je cours pour ma vie !...

**A**lors je prends la direction du bistrot le plus proche pour tremper mes lèvres dans un expresso brûlant. Je me salis les doigts en tournant les pages d'un vrai bouquin. Je ris sous cape aux aventures de ce petit branleur d'Arturo Bandini dans "Grosse faim" de John Fante. Et je vais m'acheter "Le cœur est un chasseur solitaire" de Carson McCullers (dans une vraie librairie !). Cette rubrique ne s'appellera pas NERD POWER, mais MAGIC EYEBALL !...

## CONCERTO POUR DETRAQUES

Les Maisons de la Jeunesse et de la Culture (MJC pour abrégé) ont fait leur apparition à l'après-guerre lorsqu'il était d'actualité de s'inquiéter du devenir d'une jeunesse ayant subi pêle mêle le traumatisme d'une contrée détruite et la honte d'avoir eu des parents collabos. Il devenait donc urgent de les orienter vers des centres d'intérêt nobles, des activités inoffensives, et des lieux où les exercer. En clair, ils flippaient grave et il leur fallait bien un endroit où se défouler. Dans ce but André Philip (Dédé pour les intimes) inventa les MJC. Ne pas confondre les MJC avec les maisons de la culture créées à l'initiative d'André Malraux (Dédé pour la famille et les amis), vous passeriez pour un abruti. Rien à voir. Les maisons de la culture avaient pour mission de diffuser la culture auprès de toutes les classes de la population, les MJC avaient pour mission d'impliquer cette population dans le processus de diffusion, c'est complètement différent. Les MJC se multiplièrent donc sur le territoire, lieux de rencontres et d'échanges, dans des domaines aussi divers que la musique, la peinture, le théâtre, la musique, la politique, le service au consommateur, la musique, la danse, le tennis de table, la gymnastique rythmique, mais surtout la musique. Gestion locale, financement local. Un système d'adhésions, de cotisations, de participations alimente la caisse. Le reste est à la charge des collectivités. Si je vous raconte tout ça, c'est pas pour faire chic, c'est pour que vous sachiez à quoi servent vos impôts (ou les impôts de ceux qui vous entretiennent), et comment ils sont utilisés.

Ce soir, vos impôts (ou les impôts de ceux qui vous entretiennent) nous ont permis de voir Speedball - Red - Cowboys From Outerspace à la MJC de Douarnenez, Finistère (par opposition à Douarnenez, Loir-et-Cher). Seuls les Cowboys jouaient à l'extérieur.

Ça commence très vite avec les Speedball qui m'ont irrémédiablement fait penser à NRA. D'ailleurs ça ressemblait vraiment à NRA, sinon je n'y aurais pas pensé. Donc pour vous décrire, c'était un peu comme, hum... disons : NRA. Au beau milieu du concert, au prix d'une confession sincèrement touchante, le chanteur des Speedball décide de révéler son influence majeure (No Use For A Name, dit-il), et là croyez-moi, je ne comprends pas bien. La musique, c'est ceux qui en font le moins qui en parlent le mieux. No Use For A Name? N'importe quoi. Je crois quand même être capable de reconnaître une imitation de NRA quand j'en vois une, ou bien. A la fin du concert, le groupe invite les personnes de l'organisation à monter sur scène pour un ou deux morceaux. Il émane de ce spectacle une franche convivialité, une émouvante solidarité et une indiscutable camaraderie. C'est comme ça un des aspects de la vie musicale que nous tenions à vous faire découvrir. Et si maintenant vous voulez que je sois plus précis et vous

dire, je ne sais pas moi, si Speedball c'est bien oui ou non, et bien je mitige. Dans un monde où NRA est la référence culturelle ultime, ils sont pas mal. Dans un monde où c'est Electric Light Orchestra, je ne sais pas.

On poursuit avec les Red (au pluriel mais sans « s », note à l'attention des correcteurs). Avec leur mod-punk rancidien, je pensais que les choses allaient s'améliorer. J'étais optimiste. Je ne sais pas si ça tient du tic nerveux, du besoin de communiquer ou d'un vague sentiment d'insécurité, mais le chanteur n'arrête pas de demander si ça va. Avant, pendant (si!) et après chaque morceau, inlassablement il demande si ça va. Ou ce garçon tient absolument à ce qu'on le rassure, ou il est sincèrement préoccupé par votre bien-être. C'est lui faire injure que de ne pas lui répondre. Moi ça va, je vous assure. Je me suis juste assoupi une ou deux fois, mais dans l'ensemble ça va. Vous lui ferez passer le message. Sinon la seule chose à dire sur les Red, c'est qu'ils font du mod-punk rancidien. Mais ça je l'avais déjà écrit plus haut, vous pouvez donc ignorer les médisantes remarques qui se sont

malencontreusement intercalées dans le récit.

Mettez-vous à ma place : j'étais venu pour les Cowboys moi. Médire est une façon de passer le temps, ni pire ni meilleure qu'une autre. La parenthèse se referme puisque voici enfin venir les vachers spatiaux. Déjà ils ne demanderont qu'une seule fois si ça va (et encore c'était une public-joke) : c'est aussi à ça qu'on jauge l'assurance d'un groupe, son aplomb, sa

tranquillité, et ses années de bouteille. J'ai l'air d'égréner comme ça, mais si je parlais simplement de classe, on serait, avec une économie de vocabulaire non négligeable, aussi proche de l'idée. Le début du concert est rien moins que compact : un véritable mur du son. Le problème avec le mur du son, c'est qu'à moins d'être technicien aéronautique, on n'est pas équipé pour le franchir. D'où ma difficulté à entrer dans le concert. Le mur du son c'est bien, mais ça ne se danse pas. La deuxième partie du show, plus rock'n'roll, sera davantage au diapason de ma conception de l'expression corporelle. Yeah. Une image marquante des Cowboys, c'est le bassiste qui arbore en permanence une moue à la Bardot. Ce que je veux dire, c'est que ce n'est pas une "imitation" de moue à la Bardot, ce n'est ni forcé ni calculé ni référentiel. Le truc c'est qu'il fait une moue à la Bardot, c'est tout. C'est naturel chez lui. Hors scène, c'est encore ce même bassiste qui me fera la plus forte impression, carburant au pastis et fumant des gauloises sans filtre. Les Cowboys From Outerspace, c'est tout un style de vie.

Une autre idée de la France.

Cosmo



## CONCERTO POUR DETRAQUES

## EVEN OLD PUNKS GET THE BLUES

Voici ce à quoi vous auriez dû échapper : un aperçu du manuel de fabrication, un autocollant sur le produit fini montrant le produit en train de se faire, un vortex, un trou noir. Enfin, je voulais vous éviter ça.

Avant de me lancer dans HOBO, j'ai mollement prospecté pour des contributions. Je ratissais large. Un simple coup d'oeil aux nombres de signatures dans ce numéro vous renseignera sur mes dons de persuasion et mes carences relationnelles. Je ne suis pas toujours le seul à blâmer. Parmi mes contacts, j'avais Emerson Schiff, le créateur du site internet The Old Punks Webzine. Ce site a été une source d'inspiration, il fût un temps. L'auteur s'y révélait intelligent et bourré d'humour. Qui plus est, d'un point de vue littéraire, c'était un styliste. Comme il avait laissé le site en plan depuis presque un an, je m'étais dit qu'un tel talent ne devait pas être gaspillé, et j'ai pensé à lui pour HOBO. Après plusieurs échanges amicaux, la cause semblait entendue : il acceptait. Deux jours après expiration du délai par moi fixé pour la remise des papiers, je m'en inquiétais. Le lendemain, une réponse (typographie inchangée) de lui :

Hello:

I've decided not to write because, to be honest, your fellow countrymen want Americans dead, my fellow Jews dead, and have given over their country to the most fanatical death cult of all history. Karm Marx wasa real fuck but he's your nation's hero because he advocated genocide. You might be a nice person yourself, but you're surrounded by assholes. I've blocked your e-mail account and will not read anything you send on another. Good luck on your zine and good luck keeping the wolves you keep in the yard at bay.  
Emerson

Et dire que je lui prêtais de l'humour et de la jugeote, quel cruel manque de discernement. Vous voilà prévenus : méfiez-vous à jamais de mes opinions. Quand même, il débloque un peu. A se demander si la caricature est voulue et s'il ne joue pas la comédie. Déjà sur son site, ses dérapages patriotiques avaient mis un sérieux frein à mon idolâtrie. Il pense vraiment ce qu'il écrit, je le crains. Crise internationale ou pas, le fait est que je suis le seul destinataire de sa missive. Je suis tout à fait disposé à essayer un refus à partir du moment où la seule carotte en jeu était la bonne volonté et la seule récompense mon estime, mais je n'aime pas me faire engueuler pour des choses que je n'ai pas faites, alors désolé si je l'ai pris personnellement.

Histoire de le taquiner, je m'étais enquis de son retard de livraison en mettant en cause le décalage horaire et les neuf de retard de la Californie sur le vieux monde. Pour forcer le trait, j'avais rajouté qu'il y avait peut-être bien plus que neuf heures, que peut-être il vivait encore à l'âge de pierre ou aux alentours de 1492, peut-être 1776, ou toute autre ère antique où l'Amérique n'existait pas. Mauvais bouton, mauvais stimuli, mauvaises vibrations. Je savais que c'était neuf heures. J'avais vérifié. Si je m'étais attendu à une semblable réaction de... (je relis le message) de primate.

En premier lieu, je tiens à dire qu'il n'y a pas moins anti-américain que moi. J'ai toujours honni les US go home et l'exception culturelle. Rien ne me déplaît autant que l'anti-américanisme primaire. Sauf peut-être le pro-américanisme primaire. Bon, disons n'importe quelle forme de pensée primaire.

Quel mal doit ronger cet être pour n'avoir plus de fierté pour lui-même, qu'il doive la reporter sur sa nation. Et quelle petitesse de coeur que cette fierté prévale sur une parole donnée. J'ai plus d'indulgence pour les lâches que pour les traîtres. Je sais peu de chose sur sa vie privée, sinon qu'il a un travail qu'il dit usant, qu'il vit seul dans un appartement de petite taille, qu'il fréquente régulièrement la salle de musculation et que, Los Angeles oblige, il effectue en voiture les trajets entre ces trois lieux, de sorte que ses déplacements ont des allures de safari-photo, et que si par mégarde il se trouve lui aussi entouré de trous-du-cul, l'habitable climatisé de son mode de locomotion le préserve de tout contact avec eux, son volume corporel se chargeant de compléter le dispositif de dissuasion. L'Amérique n'a que foutre de menace de mort de nous autres petits frenchies. Ils sont bien assez civilisés pour s'entretenir tout seul. Pour quelqu'un qui se soucie fort peu d'assurer la sécurité de ses concitoyens, l'Empereur Bush II se montre franchement zélé à démontrer l'aspect fonctionnel de l'armement US sur des peuplades isolées armées de pierres et de bâtons. Applaudissements nourris chez les impuissants sur qui ce déploiement de force produit des effets similaires à celui d'un vasodilatateur et tend à métamorphoser leurs insignifiantes quêtes en indestructibles armes de poing. Cela ne me dérange pas outre mesure que certains bandent pour l'Empereur Bush II et se tripotent sur sa politique, mais si le jet m'atteint en pleine face, je me vois forcé de les rappeler à plus de retenue.

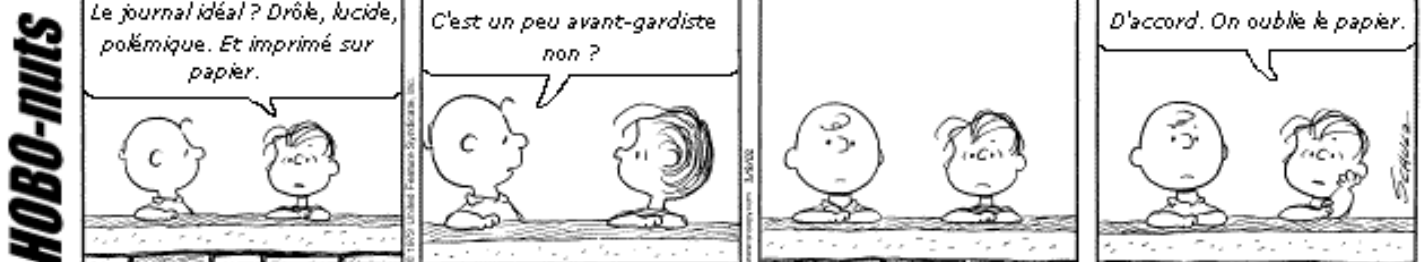
Sous le coup de l'excitation, notre cher Emerson a d'ailleurs raté deux touches de clavier au moment d'évoquer Karl Marx. Là, ma compréhension s'égare un peu. J'ai bien saisi les allusions au nazisme et à la deuxième guerre mondiale, mais de là à faire de Marx notre héros national. Hum. Faut-il rappeler que les marxistes d'ici se sont surtout distingués comme révolutionnaires de salon, nuls cadavres à peser sur leur conscience sinon ceux de nombreuses bouteilles de Martini. Un peu plus à l'est, je ne dis pas. Après tout, je n'ai moi-même de l'histoire de l'Amérique qu'une infime connaissance, hormis quelques vestiges d'une propagande véhiculée par le cinéma hollywoodien, j'avoue ne rien connaître en dehors de quelques dates et de quelques lieux : Little Big Horn, Wounded Knee, Fort Apache, Canyon del Muerte. Ignorance qui ne saurait me faire fuir le débat. Etats-Unis d'Amérique : 1. Europe : 0. La comptabilité, il n'y a que ça de vrai. Alors allons-y, Emerson. On verra bien qui se trimballe le plus de cadavres de bisons ou d'indiens, qui manie le mieux le cliché et la démagogie, allons-y puisque tu prends ça de haut, on comparera nos mensurations, l'envergure de nos pectoraux, la valeur des PIB de nos pays respectifs, le montant de nos salaires, la longueur de nos bites, et on verra bien lequel de nous deux est le plus gamin. Je suis prêt à lui concéder des états d'âmes, une déprime passagère, une sécheresse créative, une paresse intellectuelle, bref on passe tous par là. Mais je ne suis pas enclin à lui pardonner une fin de non-recevoir infantile et dénuée d'humour. Je m'en veux d'avoir sollicité pour HOBO pareil abruti. Voilà où ça mène d'accorder sa confiance à un trou-du-cul.

Faire de ces enfantillages une cause publique est certes contestable. Et on pourra me reprocher d'insulter (insulter ? mon sentiment sur cette affaire est plus doux que mes mots) ouvertement quelqu'un qui a le dos tourné. Je lui aurais volontiers transmis mes amitiés en personne s'il ne s'était radicalement fermé à tout dialogue.

Cosmo

F  
C  
O  
O  
R  
O  
T  
K  
U  
I  
N  
E  
S

« Si on est fatigué et seul, cela ne demande pas le moindre effort de faire dans le tragique, mais pour être drôle, il faut être en forme, avoir du temps devant soi, avoir un public – et puis il faut aussi être drôle. » Norman Maclean



Ce zine est dédié à ceux qui ont grandi dans les années soixante-dix... et à ceux qui n'ont jamais grandi.